

Chien blanc, Chien noir

Henri Bé

Janvier 2009

« Les Vagabonds du Rêve », CitronMeringue, janvier 2009

citronmeringue.com

Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE

citron.melba@gmail.com

Texte : Henri Bé

Illustration : Michelle Bigot Maquette : Julien Dorvennes

ISBN 978-2-915869-13-2 Dépôt légal : janvier 2009



Chien blanc, Chien noir

Quoi de plus surfait, pensait Victor, que le spectacle d'un coucher de soleil sur la mer. On ne trouve pas plus ringard, comme disent les jeunes! Et pourtant, lui ne connaissait pas de spectacle plus apaisant. Et pour en rajouter dans le cliché, se disait-il encore, il lui fallait aussi le cri des mouettes. Certes, il manquait bien quelques sirènes de paquebots appareillant pour de lointains rivages. Mais, déjà, les paquebots se font rares à notre époque et l'embarcadère sur lequel il se trouvait ne voyait guère que des ferries, comme celui qui s'approchait du quai. Ces ferries qui rejoignaient (pour leurs plus longs trajets) les îles anglo-normandes ou l'Angleterre et offraient moins de rêves. Vers dix-huit ans, Victor avait eu le projet de s'embarquer sur un grand bateau, direction New-York ou le Cap Nord, mais finalement il avait continué ses études, le désir lui était passé et c'était aussi bien comme ça.



Le ferry accostait. Victor vit l'inscription sur ses flancs : Bag-noz, un nom qui fleurait bon la Bretagne. Avec Élise, ils étaient tombés amoureux de cette région, du vert de sa campagne et de sa mer, de ses vieilles pierres et ils s'étaient établis sur la côte bretonne à la retraite de Victor, il y avait déjà quinze ans. C'est si loin... Le vent de la mer était frais, bien qu'on ne fût qu'en octobre. Il remonta le col de son manteau.

Ce n'était pas un très gros ferry, il ne comportait visiblement pas d'entrepont pour les voitures. Une passerelle avait été tirée et des passagers en descendaient. Leur air las rappelait à Victor celui des usagers des trains de banlieue du soir, à l'époque où il vivait en région parisienne, plutôt que celui de voyageurs au long cours. Sans doute faisaient-ils la navette entre les îles et le continent pour leur travail. Un groupe de gens attendait en silence sur le quai pour embarquer à son tour.

Soudain, au milieu de la progression monotone de ceux qui descendaient, une petite boule de vie bondit de la passerelle et vint frétiller devant le vieil homme. Victor crut revoir Beatnik. Un chien barbet comme celui qui venait d'apparaitre, aux longs poils frisés, sauf que Beatnik était blanc et celui-là noir. En regardant mieux, il ne ressemblait vraiment pas à Beatnik, quoi que...Quelque chose d'indéfinissable, en dehors de la race, unissait les deux chiens. Peut être était-ce plus dans le comportement de l'animal, qui sautait autour de lui en jappant comme s'il le connaissait. C'était Élise qui l'avait baptisé Beatnik parce qu'il donnait l'impression d'avoir des cheveux longs devant les yeux... Victor avait cherché un nom plus sérieux, mais trop tard, celui donné par son épouse était déjà adopté...

Il caressa le chien comme s'il s'agissait véritablement de son vieux compagnon disparu depuis deux ans. Un deuil de plus dans sa vie, le dernier avant le mien avait-il alors pensé, et il ne l'avait jamais remplacé... Autour de lui, tout le monde se dispersait et il restait avec le



barbet. Il apostropha le dernier des passagers qui s'éloignait :

- Excusez-moi, vous savez à qui est ce chien?

L'homme lui jeta un regard rapide. C'était un grand type d'une cinquantaine d'années, au visage taillé à la hache, avec des yeux bleu clair. Il avait l'air d'un marin pêcheur du coin.

- Non, répondit-il, taciturne. Il se baladait seul sur le bateau, depuis le départ.

Il se détourna aussitôt et poursuivit son chemin, visiblement peu enclin à discuter. Était-il possible qu'un chien puisse voyager seul sur un ferry? Victor n'était d'ailleurs pas sûr que les chiens, même accompagnés, y soient autorisés. Est-ce que l'animal appartenait à un membre de l'équipage? De nouveaux voyageurs étaient en train de monter à bord et Victor décida qu'il était temps de rentrer chez lui. Le chien lui emboîta aussitôt le pas : il gambadait joyeusement en faisant des allers et retours pour rester près de lui.

Dés que le vieil homme eut ouvert la porte de l'appartement, le barbet se précipita à l'intérieur. Pour la première fois depuis deux ans, il ne rentrait pas seul chez lui, alors il n'avait guère envie de repousser ce petit être qui s'invitait!

- Tu as peut-être faim, mais je n'ai pas grand chose à t'offrir! Un reste de jambon et un bol d'eau, si tu n'es pas difficile!

Cette présence lui rappela bien d'autres choses, il se sentit d'un coup ému et fatigué. Il décida de mettre son pyjama et sa robe de chambre et de s'installer devant la télé. Ho! Il n'y avait rien qui le passionnait à la télévision, mais il voulait chasser certains souvenirs... Le souvenir des choses définitivement terminées...

Le chien s'était installé à côté du fauteuil. Au bout d'un instant, Victor le vit se redresser et quitter la pièce. Il ne se sentait pas le courage de se relever alors qu'il commençait à peine à se détendre devant le journal d'Arte. Il espérait juste que l'animal n'aille pas causer de dégâts, ou faire ses besoins par terre... J'aurais dû lui montrer le cani-



veau, dans la rue... Mais celui qu'il appelait déjà Beatnik 11 revint très vite, avec quelque chose dans la gueule. Une paire de mules roses.

Les chaussons d'Élise.

- Mais! Où as-tu déniché ça, mon vieux?

Victor était persuadé qu'aucune des affaires ayant appartenu à Élise n'était encore à la maison. Quelques jours après l'enterrement, il avait porté tout ce qui était encore potable à Emmaüs et jeté le reste. Leur vision était trop douloureuse alors. Et puis, avec le temps, il s'était mis à regretter de ne pas avoir gardé un seul vêtement en souvenir d'elle... Il avait pourtant dû oublier ces mules dans un coin, peut-être étaient-elles tombées entre deux meubles... Et voilà que ce cabot qui débarquait chez lui les avait trouvées du premier coup et les lui amenait, tel un cadeau pour le remercier de son hospitalité... Comme c'était émouvant de tenir dans sa main ces vieux chaussons usés... usés par ses chers pieds qu'elle y avait glissés tant d'années...

- Merci beaucoup Beatnik... ou je ne sais comment!

Il s'endormit avec le chien pelotonné sur la descente de lit, juste à côté de lui. Il rêva qu'il se promenait à nouveau avec Élise et Beatnik sur la plage. Le vent était vif, le soleil et les nuages jouaient dans le ciel. Élise s'accrochait à son bras et il lançait un bâton à Beatnik qui se précipitait sur la longue surface de sable mouillé découverte par la marée basse. Et il sentait ses pattes humides venir amicalement se poser sur son pantalon...

Beatnik, arrivé chez eux neuf ans avant la mort d'Élise, avait survécu trois ans à sa maîtresse et il avait aidé Victor à survivre à ces moments-là. Depuis qu'il avait laissé le pauvre corps de Beatnik au vétérinaire pour l'incinération, il n'était plus allé sur la plage. Ce matin-là, à peine avait-il avalé son café qu'il rechercha au fond d'un placard la laisse et le collier de son vieux compagnon. Contrairement aux affaires d'Élise, il n'avait pas eu envie de s'en débarrasser. Le « Beatnik version noire » ne posa aucun problème à se laisser entra-



ver ainsi. Même s'il ne portait pas de tatouage, Victor l'avait vérifié, cela prouvait bien qu'il avait quelque part un propriétaire qui faisait régulièrement la même chose. Et direction la plage.

Au loin, le clocher de l'église sonnait neuf heures, le ciel semblait plutôt se dégager et la marée était en train de descendre. Ils étaient seuls sur le sable pour l'instant. Deux ans qu'il n'avait plus senti ses bottes coller un peu à chaque pas. Il décrocha la laisse et saisit un bout de bois. Comme avant, il le lança et, comme avant, le chien le lui ramena en manifestant sa joie.

Victor se sentait rajeuni, régénéré... Je ne me sens plus essoufflé, mes jambes ne me font plus mal au bout d'une demi-heure de marche...

Beatnik revenait avec quelque chose d'autre que le bâton... Un gant en peau, blanc... Un gant de femme. Bien sûr, beaucoup de femmes pouvaient en porter de semblables et en perdre un sur la plage. Il n'y avait pas le nom cousu dedans, comme sur les vêtements des enfants quand ils partaient en colonie de vacances. Pourtant ce gant rappelait bien à Victor ceux d'Élise et avec le coup des mules la veille...

Attention, vieux! lui dit une voix intérieure. Tu as toujours été très fier de constater que tes capacités intellectuelles étaient restées intactes et tu espères garder toute ta tête jusqu'au bout, dernière victoire sur cette chienne de vie. Alors ne commence pas à céder au gâtisme maintenant. Tu as toujours été rationnel non? Tu recueilles un chien qui te fait penser à Beatnik, bon. Et encore, c'est sans doute juste parce que c'est un barbet. Il retrouve les chaussons d'Élise qui devaient être dans un endroit plus accessible pour lui que pour toi. Rien de mystérieux là-dedans, non? Et voila que le lendemain il te ramène un gant qui ressemble aux siens. Coïncidence, c'est tout!

Élise avait une amie membre de la société théosophique et il se moquait d'elle hors sa présence : elle avait toujours à la bouche des histoires de maîtres secrets qui envoyaient des messages télépathi-



ques aux initiés depuis le Tibet, des révélations sur l'Atlantide ou sur l'initiation que reçut Jésus en Égypte, dans la pyramide de Chéops... Il n'allait pas s'y mettre lui aussi à soixante-quinze ans!

Il rangea quand même le gant dans sa poche et se rendit compte qu'ils étaient arrivés au bout de la plage. Un escalier passant à travers un amas de rochers rejoignait le quai d'embarquement des ferries, là où il avait rencontré le chien la veille au soir. Cet animal n'était pas surgi du néant, son propriétaire, sur une île voisine ou ailleurs, devait le chercher, peut être était-ce sa seule compagnie. Victor était bien placé pour savoir la douleur de perdre un ami, fut-il un ami à quatre pattes.

- Ha la la, mon vieux Beatnik noir, je crois qu'avant que je m'attache plus à toi je devrais me renseigner pour savoir d'où tu viens...

L'employée lui sourit quand il franchit la porte transparente de son bureau, en face du quai. C'était une blonde d'une quarantaine d'année en tailleur bleu, avec un maquillage un peu forcé.

- Bonjour, heu, voila, ce chien est descendu hier d'un ferry et... enfin j'aimerai savoir d'où venait le ferry qui était à ce quai, juste làbas, hier soir, vers 18h30, oui ça doit être ça, le soleil se couchait...
- Il faudrait que je connaisse le nom de la compagnie. Elle devait être indiquée sur flanc du ferry...

Victor chercha dans ses souvenirs... Ce n'était pas vieux pourtant, c'était la veille. Ou alors était-ce l'ennemi le plus redoutable dont il guettait à chaque fois les premiers signes? Ce salopard d'Alzheimer? Mais, non, phobie! lui disait son médecin traitant, votre cerveau fonctionne parfaitement! Arrêtez de vous en faire pour ça! Non, il n'avait pas remarqué le nom de la compagnie, par contre...

- La compagnie je ne sais pas, mais le ferry portait un nom : le Bag-noz.

L'employée le regarda comme si cet homme de soixante-dix ans lui avait demandé une place pour un concert de gangsta-rap.



- Il n'y a aucun ferry qui s'appelle le Bag-noz.
- C'est pourtant bien ce que j'ai lu sur la coque!
- Vous devez faire erreur, Monsieur.

Elle garda un silence gêné, puis :

– Vous savez, je ne suis pas connaisseuse en superstitions locales, mais j'ai entendu parler du Bag-noz par mon grand-père qui était pêcheur. Personne n'appellerait un bateau comme ça. C'est la barque de nuit, celle qui transporte les morts dans l'au-delà. Une vieille légende bretonne, l'équivalent marin de la charrette de l'Ankou...

La barque qui transporte les morts dans l'au-delà...

- Et... vous ne croyez pas que quelqu'un aurait pu nommer ainsi un ferry, ne serait-ce que par humour ou par dérision envers cette histoire?
 - Désolée, Monsieur, mais ce nom n'est nulle part sur nos listes!

Attention, vieux! Méfie-toi, la société théosophique, les maîtres de l'Himalaya, l'Atlantide et la barque de nuit... Les pensées se bouscu-laient dans sa tête. Une légende bretonne, la barque qui transportait les morts... Oui, et la ville d'Ys, engloutie comme l'Atlantide, Merlin l'enchanteur dans la forêt de Brocéliande, et toi le gâteux qui va baver en maison de retraite... Silence! D'abord en savoir un peu plus sur cette légende... Beatnik II gambadait devant lui... Et lui, qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans?

La bibliothèque – pardon, on appelait ça une médiathèque maintenant – contenait un fond consacré au folklore et aux légendes bretonnes. S'il avait été plus jeune, Victor aurait sûrement trouvé plus vite des renseignements sur les écrans d'ordinateurs reliés à Internet, mais bon, ces trucs là, il les laissait à ses enfants et petits-enfants... Rien ne valait encore le support papier. Il demanda à un employé de l'aider à orienter sa recherche.

Le Bag-noz, on en parlait dans plusieurs livres : Procope, dans De Bello Gothico, parlait déjà de l'existence, chez les peuples celtiques,



d'une population de paysans et de pêcheurs qui ont pour fonction de conduire dans leurs barques les âmes des morts vers l'autre monde.

Anatole Le Braz rapportait le témoignage d'un passeur du xix^e siècle, Olivier Marker : un coup fut frappé à la porte, au début de la nuit, mais seul un chien noir pénétra dans la maison et l'entraîna jusqu'à l'embarcadère, où l'attendaient les marins de La Gorgone qui avait sombré corps et biens la veille au soir.

Un chien noir...

Au point où il en était, il chercha aussi ce que les légendes disent des chiens. Il trouva très vite :

« La première fonction mythique du chien, universellement attestée, est celle de psychopompe, guide de l'homme dans la nuit de la mort, après avoir été son compagnon dans le jour de la vie. »

Il était temps de sortir. Il récupéra Beatnik 11 qui l'attendait sagement dehors.

Marcher, respirer l'air du large, réfléchir... Le chien marchait toujours devant lui.

- Qu'est ce que ça veut dire? lui demanda Victor. D'où viens-tu? De l'au-delà? Amené par le Bag-noz? Tu n'as pas l'air d'un fantôme pourtant! Tu m'as quand même rapporté des affaires d'Élise! Et pourquoi ai-je vu ce ferry qui est censé ne pas exister? Et en plus me voilà en train d'exposer mes doutes à un chien, je suis bientôt mûr pour la maison de santé! Encore que, si tu es vraiment un guide surnaturel, tu dois en comprendre plus que tu n'en as l'air!

Beatnik ne semblait pas troublé pour autant. Les pas de Victor le conduisirent au cimetière, là où reposait Élise depuis cinq ans. Il s'y rendait trois fois par semaine mais ressentait le besoin d'y être, aujourd'hui.

- Je vais t'attacher à l'entrée, tes congénères n'ont pas le droit d'entrer ici...

Pourtant Beatnik, si docile jusqu'alors, ne se laissa pas faire. En



protestant par un petit jappement, il bondit hors de portée de son maître et s'élança dans l'allée centrale. Victor eut l'idée soudaine qu'il allait lui confirmer que le côté abracadabrant que prenait l'histoire était bien réel. Il était entré dans ce cimetière qu'il n'était pas censé connaître. Et vers quelle tombe allait-il directement se diriger? L'homme avait l'impression de pouvoir le dire à l'avance, sans risquer de se tromper. Ce chien inconnu, qui n'était jamais venu ici, allait sans hésiter vers le caveau de... mais non, pourquoi avait-il tourné à cet endroit? Il avait pris l'allée juste en face du monument aux morts et s'était arrêté sur une dalle inconnue, devant laquelle il tournait en aboyant. Victor s'approcha à pas lents. Peut-être bien que ces légendes avaient fini par lui monter à la tête et que tout s'expliquerait sans intervention surnaturelle. Bon, il ignorait qui était enterré là, mais ce n'était pas Élise. C'était la dernière demeure d'un certain Pierre Gloadec, mort à cinquante-deux ans, il y avait de cela trois ans. Une photo en couleur le représentait.

Le vieil homme eut un étourdissement. Un instant, le marbre terni par les intempéries qui l'entourait lui sembla éblouissant. Il reconnaissait parfaitement le visage taillé à la hache et les yeux bleus du défunt. Ce type, mort depuis trois ans, était descendu du *Bag-noz* et lui avait parlé, la veille au soir.

Le chien s'était arrêté d'aboyer et le regardait attentivement. Victor assemblait les pièces du puzzle. Lorsqu'il avait vu le Bag-noz, des gens en étaient descendus et d'autres montés. Il transportait bien les morts, mais dans les deux sens. Et Beatnik? Était-ce celui qu'il avait connu? Il avait l'air bien vivant, lui... Mais Gloadec aussi. Et si, conformément à la tradition, c'était un animal psychopompe, qui servait de guide dans l'au-delà... Il avait bien pu ramener les chaussons et le gant d'Élise... non, ce n'était pas un hasard...

Un mythe classique... *Orphée*? Est-ce que ce mythe pouvait avoir une fin plus heureuse?





Comme il s'y attendait, le même ferry accosta au coucher du soleil. Pas de nom de compagnie, juste l'inscription Bag-noz sur son flanc. Les mêmes passagers à l'air las qui en descendaient, mais, cette fois, Victor eut un frisson en les voyant passer. De même, un groupe silencieux attendait pour embarquer, mais il n'avait pas osé se mêler à eux. Lorsqu'ils montèrent à leur tour, ce fut Beatnik qui le décida à suivre en tirant sur sa laisse. On ne lui demanderait pas de billet. Afin de pouvoir pénétrer dans le royaume des morts, Énée avait un rameau d'or. Victor, lui, avait ce chien comme laissez-passer.

Cette passerelle que je franchis à l'air bien réelle et non pas fantomatique... Peut être bien que je suis le seul à voir le Bag-noz et ses passagers. Mais ça ne me dérangera pas d'être le seul à voir Élise, puisqu'elle sera à nouveau présente pour moi!

Le ferry, vu de l'intérieur, semblait ancien et mal entretenu : la peinture des cloisons s'écaillait, des tâches de rouille apparaissaient ça et là. Victor chercha un endroit où s'asseoir pour le voyage. Pas de salon, pas de bar, pas de signe visible de la présence d'un équipage non plus. Simplement des hommes et des femmes solitaires, qu'il croisait dans de vieux couloirs ou des salles presque vides, sans qu'aucun ne lui prête attention. Un bruit de moteur plutôt discret se fit entendre et Victor décida de remonter sur le pont promenade, son compagnon toujours en laisse. Ils y étaient seuls alors que le ferry quittait l'embarcadère, plein ouest, dans la direction des derniers rayons du soleil éclairant le ciel et la mer. S'il avait été plus jeune, il se serait sûrement jeté à l'eau pour rejoindre le rivage des vivants, combien d'années encore? Impossible à savoir, mais le but du voyage était tellement plus improbable... Pour se redonner du courage face à l'angoisse qui l'envahissait, il pensa à Élise. Alors que la terre n'était plus qu'une bande à l'horizon, il se retourna : dans l'encadrement d'une porte se tenait Pierre Gloadec.

- Vous êtes arrivés hier soir et vous repartez déjà? demanda Victor.





- J'avais des choses importantes à dire à ma fille, répondit l'homme. Mais ma place n'est plus là-bas. Vous, par contre, votre place n'est pas ici.

Sans en dire plus, il descendit les escaliers, vers les entrailles du Bag-noz. Le ciel s'assombrissait, il faisait froid maintenant. Il fallait se décider à rentrer aussi à l'abri.

La nuit tombait, mais aucune lampe ne s'alluma à bord. Bientôt il se retrouva dans le noir complet. Mais alors que le silence avait régné dans le jour, l'obscurité se remplissait de murmures, de conversations ou de monologues dont il ne percevait que des bribes, paroles qui résumaient des vies terminées, avec leurs passions inassouvies et leurs désirs qui persistaient au-delà de la mort. L'extérieur était aussi sombre que l'intérieur et le ferry semblait fendre une mer d'huile, sans tangage ni roulis, mais était-ce encore la mer? Ces ténèbres hantées étouffaient Victor, qui baissa les yeux vers son compagnon et sursauta : ce n'était plus le faux Beatnik noir. La blancheur de son pelage, presque fluorescente, se détachait dans la nuit. S'accroupissant devant lui, il le couvrit de caresses, pendant que le barbet lui passait sa langue sur le visage.

- C'est toi... C'est bien toi, mon vieux Beatnik...

Il se raccrocha à lui comme à une petite lumière dans le noir...

- ... Depuis combien de temps naviguaient-ils, déjà? Il n'en avait plus de notion.
 - Combien de temps ? se surprit-il à dire à voix haute.
- Crois-tu que le temps existe encore? chuchota une voix à son oreille...

Quelquefois, Beatnik aboyait, seul bruit familier dans ce navire plein de rumeurs, de frôlements qu'il sentait sans voir personne... Un nom lui vint à l'esprit. Le seul qu'il connaissait parmi les passagers...

- Gloadec!
- Je suis là, lui répondit une voix connue. Perdriez-vous votre audace?



- Dites-moi... Le jour va-t-il se lever encore? Quand allons-nous arriver?
 - Pour nous, il fait grand jour! Et justement nous arrivons...

En effet, le ronronnement du moteur avait cessé, des bruits métalliques de passerelle trainée sur un quai se firent entendre. Il y eut un mouvement dans le noir. Beatnik tira sur sa laisse, l'entraînant avec lui. Ce n'était pas facile de monter l'escalier sans y voir, bousculé par des présences invisibles... Un vent frais lui souffla au visage, il sut qu'il était dehors, il traversait le pont, franchissait la passerelle... toujours en aveugle.

- Gloadec! Où êtes-vous? cria-t-il encore.

Pas de réponse cette fois.

Il marchait sur un sol dur, guidé par son chien qui semblait savoir où aller. Il ne me manque plus qu'une canne blanche... Il y avait du monde autour, toute une ville nocturne, il entendait encore des paroles, mais la plupart étaient incompréhensibles ou évoquaient des choses qui lui étaient inconnues... Puis il lui semblait traverser un parc... Des branches d'arbres le touchaient. L'environnement sonore avait changé: c'était désormais des bruits d'insectes, des déplacements furtifs dans les herbes. Des parfums agréables lui parvenaient.

Devant lui. Il ne voyait toujours rien, mais eu une soudaine intuition. Elle était devant lui. Une main saisit la sienne.

- Tu es là...

Pour la première fois depuis cinq ans, il entendait sa voix, dont il avait oublié les intonations depuis longtemps, mais il la reconnaissait maintenant sans hésitation. Que dire en ces circonstances si incroyables? « Tu m'as manqué? » « Je t'attendais? » Elle continua à parler :

- Tu veux me ramener avec toi? Mais là-bas je serai un fantô-me...
 - Je te verrai, moi, c'est ce qui compte...

– Qui compte pour toi... Mais je serais une âme isolée, je n'aurais personne d'autre que toi.

Était-ce la déception ou la colère qui envahissait Victor?

- Elise... Tu ne veux plus vivre avec moi ?
- Je le veux plus que jamais, mais pas comme une pauvre morte chez les vivants...
- Je suis venu jusque là te chercher et toi tu veux rester dans ces ténèbres?
- C'est toi qui es dans les ténèbres parce que tu côtoies notre monde, mais que tu en es extérieur! Si tu es venu, c'est que j'ai envoyé Beatnik pour te guider, mon chéri! Pour te ramener à moi. Que tu deviennes comme moi.
 - Devenir comme toi qui es... morte?
- Tu as dû devenir adulte pour m'épouser, non? Tu dois changer encore pour me retrouver...

Il sentit Beatnik se frotter à leurs jambes. Élise était devant lui, mais il la percevait comme à travers un voile, à la fois si fin et si épais... Un voile qui la cachait à ses yeux, qui l'empêchait de la rejoindre vraiment. Intuitivement, il comprit. Il était le vieux Victor, l'homme fatigué par les deuils et la solitude, mais ancré dans un monde où il s'accrochait encore avec ses souvenirs, là-bas, sur la côte bretonne. Elle était la nouvelle Élise, dans sa jeunesse éternelle. Bien sûr qu'elle ne voulait pas revenir en arrière, c'était à lui de franchir le pas.

Il acceptait.

– Alors... que nous soyons réunis!

Toutes ses préoccupations s'évanouirent d'un coup. Son ancienne vie, celle d'avant la traversée, il la laissait derrière.

Le voile entre eux se déchira et, avec lui, la nuit. La lumière éclata, dévoilant la beauté...

Quand le corps d'un homme âgé fut repêché dans le port, on parla de tragique accident. Personne ne se douta de son bonheur.